

LES DERNIERS JOURS DE ST-PIERRE

I

--Le chemin est par ici, à gauche, fit M. Théolade, en quittant la route carrossable que les promeneurs suivaient depuis le Morne-Rouge.

Et il s'engagea le premier dans la brousse.

Parmi les graminées hautes, encore humides de rosée, des passages antérieurs de piétons avaient dessiné une apparence de sentier, reconnaissable de loin en loin à l'écrasement des herbes. Le soleil — un tardif soleil d'avril, — montait au-dessus du Pelé. Tout irradiait. Au travers de la brume diaphane qui s'éparpillait sur les cîmes, ainsi qu'une écharpe de gaze déchirée, la montagne, dans le scintillement matinal, ressemblait à quelque énorme amas d'émeraudes aux facettes nuancées. Des abeilles sauvages partout bruissaient. Leur vol flamboyant faisait tourbillonner une pluie d'or au-dessus des gouttelettes de diamant figées à chaque tige. L'atmosphère embaumait.

Du bout de sa canne en liane torse, M. Théolade, de temps à autre, battait les touffes plus denses pour chasser les trigonocéphales, hôtes habituels de ces parages. Pourtant, depuis quelques semaines déjà, nul pâtre du Morne-Rouge ou du Prêcheur n'avait rencontré sur la brousse le dangereux ophidien. L'espèce en était-elle détruite ?... Ou bien quelque exode général avait-il emmené loin de la montagne la gent venimeuse ? Et M. Théolade, par manière de chanson de marche, se mit à fredonner un vieil air créole avec le-